

Introduction et remerciements

Ce chapitre est un extrait du livre intitulé « Une église en guerre : MacKay Presbyterian Church, New Edinburgh, et la Première Guerre mondiale », par Alan Bowker, publié en coproduction en 2024 par les Presses de l'Université d'Ottawa et le Musée canadien de l'histoire. Il s'agit d'un matériel protégé par le droit d'auteur reproduit avec permission en anglais et en français sur les pages historiques du site de l'Association du Royal Canadian Hussars et ne doit pas être copié à nouveau à des fins de vente ou de distribution.

Ce livre décrit les expériences de différents paroissiens de l'Église presbytérienne MacKay de New Edinburgh (maintenant Ottawa) pendant la Première Guerre mondiale. Cela présente un intérêt particulier pour l'association parce qu'Homère Joliat a été tué au combat alors qu'il servait à l'étranger avec la 1re Brigade canadienne de mitrailleuses motorisées, une unité qui est maintenant perpétuée par le Royal Canadian Hussars (Montréal).

Nous remercions les éditeurs, l'auteur et tous les bénévoles qui ont contribué au livre pour leur générosité, permettant ainsi cet hommage à l'un de nos camarades Disparus.

Le livre peut être acheté en ligne en version PDF ou papier sur le site de Les Presses de l'Université d'Ottawa. Voici un lien vers ce site : <https://press.uottawa.ca/en/9780776642154/a-church-at-war/>

HOMÈRE JOLIAT - « Un soldat courageux, ayant remporté la médaille militaire »

Les Joliat étaient une famille bien établie de New Edinburgh, très estimée dans la communauté. Émile Joliat, un policier reconnu pour sa grande force physique, son empathie et son intelligence, allait devenir chef de la police de la ville d'Ottawa. Sa femme, Azilda, était largement connue pour sa charité et son leadership. Leurs fils étaient de grands athlètes : Homère (1894) était décrit comme « l'un des meilleurs joueurs de football de la ville »¹ ; René (1899) était joueur de football, payeur, l'un des meilleurs lutteurs de la ville et un centre vedette de hockey ; Aurèle² (1902), également vedette en aviron, jouait au football pour les Ottawa Rough Riders et a ensuite excellé dans la Ligue nationale de hockey. Leurs filles Alice (1898) et Jeanne (1910) étaient artistiques et musicales. Les Joliat étaient des membres fidèles de l'église presbytérienne MacKay. Les enfants ont fréquenté l'école du dimanche et ont rejoint l'église. Alice a chanté pendant de nombreuses années dans la chorale et Jeanne allait se marier à l'église Unie MacKay.³ Toutes ces choses faisaient des Joliats un exemple typique de nombreuses familles MacKay, mais à un égard important, ils étaient uniques: Émile, un protestant suisse, et Azilda, une Canadienne française

catholique convertie au presbytérianisme, étaient francophones dans une communauté anglophone, et la famille était fière de son héritage.

Émile Joliat est né en 1868 à Reconvilier, dans le canton de Berne, en Suisse, et a grandi en parlant français et allemand. Apprenti chez un boucher, il quitta sa maison à 17 ans pour se rendre à Buckingham, au Québec, afin de rejoindre son cousin Félix Cornu (1866–1934), médecin qui était venu au Canada à un jeune âge, avait étudié à McGill et à Toronto, puis à Paris sous la direction de Pasteur, et qui s'était également intéressé activement à l'industrie minière.⁴ Apprenant rapidement l'anglais, Émile trouva du travail dans les mines de phosphate MacLaren-Buckingham, qui étaient à l'époque parmi les gisements les plus riches du Canada. En 1888, il part pour les États-Unis afin de travailler sur une ferme laitière en Illinois et dans un grand magasin au Nebraska, mais il retourna au Canada en 1890 pour travailler dans la mine, puis sur une ferme.⁵ Son frère aîné et son neveu Henri travaillaient également dans les mines.⁶ Henri a ensuite étudié la théologie à Montréal et est devenu ministre de l'Église presbytérienne St.-Jean à Montréal (après l'Union des Églises en 1925, elle est devenue l'Église Unie St.-Jean), la plus grande église protestante francophone en Amérique du Nord.⁷

En 1892, Émile épousa Azilda Lavictoire (1873–1924) de Hull. Une dispense spéciale était nécessaire pour ce mariage à l'Église Notre-Dame-de-Grâce entre un catholique et un protestant (décrit dans les registres de l'église comme presbytérien).⁸ Après une courte période dans le commerce de la viande, Joliat a été accepté en 1895 dans la police d'Ottawa en tant qu'agent de patrouille dans le quartier du marché ByWard. Un grand athlète qui excellait en course de vélo, en sprint et en lancer de marteau et de caber, il avait besoin de toute sa force et de son courage pour affronter une foule de 500 travailleurs des bidonvilles sortis pour une nuit en ville, ou, à l'âge moyen, pour poursuivre un fugitif beaucoup plus grand du centre-ville à Sandy Hill et le maîtriser à coups de poing. Mais c'était aussi un homme gentil et intelligent, doté de grandes qualités de leadership et de compétences relationnelles, qui gravit rapidement les échelons pour devenir sergent, puis détective, avec un salaire d'un peu plus de 1 000 \$ par an en 1910. « Considéré comme l'un des meilleurs membres de la force », notait un journal à l'époque, « il possède une constitution exceptionnelle et est entièrement fiable. »⁹

Vers 1902, la famille a déménagé de la Basse-Ville dans une maison qu'Émile avait achetée au 101, avenue Stanley à New Edinburgh. Les enfants se sont rapidement intégrés à la communauté de New Edinburgh. L'aîné, Homère, est allé à l'école publique de la rue Creighton, puis à une académie francophone de Pointe-aux-Trembles, à Montréal. Après des cours au Gowling Business College à Ottawa, il a pris un poste de commis au service des aqueducs municipaux. Une nécrologie dans un journal le décrivait comme « un jeune homme bien fait, âgé d'un peu plus de 20 ans, lorsqu'il quitta le Canada pour le front. Il était populaire auprès de tous ceux qui le connaissaient et il était très estimé par ceux sous l'autorité desquels il travaillait et dont il recevait l'instruction.¹⁰ » Son frère cadet René, après avoir fréquenté l'école publique Creighton Street, a rejoint la Monnaie royale canadienne en tant qu'artisan. Aurèle et Alice étaient à l'école publique de Creighton Street lorsque la guerre a éclaté, et Jeanne commençait tout juste l'école. Alice devenait déjà une chanteuse douée.

Homère Joliat (Homer sur ses papiers d'enrôlement) s'est engagé le 14 janvier 1915 dans le 8^e régiment de fusiliers montés du Canada. Lorsque le 8^e régiment de fusiliers montés du Canada a

été dissous en Angleterre en octobre, la plupart de ses hommes ont été répartis dans d'autres régiments du Corps canadien. Mais Joliat voulait quelque chose de plus aventureux que de simplement être soldat de base, et en attendant une nouvelle affectation, il a suivi une formation supplémentaire pour rejoindre le Corps canadien des mitrailleuses. Puis, en février 1916, une opportunité encore meilleure se présenta : avec deux autres hommes MacKay du 8 CMR — Sidney Mansell et Albert Kendall — Joliat fut transféré à la batterie de mitrailleuses motorisées Borden et le mois suivant, il fut envoyé au front.

Les batteries de mitrailleuses motorisées étaient l'idée du brigadier Raymond Brutinel, un officier français expatrié et fortuné qui croyait qu'une force mobile capable de fournir une puissance de feu concentrée à n'importe quel point du front serait la clé de la guerre moderne. Lorsque la guerre a éclaté, il a proposé de former deux batteries, qui sont devenues la 1^{re} Brigade canadienne de mitrailleuses motorisées (1CMMGB).

Ces plates-formes de tir mobiles improvisées étaient composées de mitrailleuses Colt montées sur des châssis de camion avec des plaques de blindage, soutenues par les camions et les hommes nécessaires pour transporter les fournitures et les munitions et assister les tireurs. Mais les Britanniques étaient sceptiques quant à l'ensemble de l'idée, en partie parce que les batteries mobiles auraient une utilité limitée dans les conditions statiques de la guerre des tranchées. Le 1CMMGB a donc été exclu du Premier Contingent et il n'est arrivé en France qu'en septembre 1915.

Aux premiers jours de la guerre, le 1CMMGB a été déployé pour renforcer les unités de mitrailleuses régulières stationnaires lorsqu'elles avaient besoin de puissance de feu supplémentaire. Mais elle a conservé ses véhicules et son mandat en tant que force mobile, et en 1915, trois nouvelles batteries de mitrailleuses motorisées ont été formées grâce à des initiatives privées. La batterie Eaton a été financée par la famille du grand magasin ; la batterie Yukon a été payée par le magnat de l'or du Klondike Joe Boyle ; et la batterie Borden, nommée d'après le Premier ministre, a recruté des villes minières du district de Porcupine dans le nord de l'Ontario. Contrairement aux deux batteries Brutinel dans le 1CMMGB, ces trois nouvelles batteries n'avaient pas leurs mitrailleuses montées sur des véhicules blindés ; les hommes et leurs mitrailleuses étaient transportés en camions et se déployaient à pied pour le combat. Le 1CMMGB et les trois nouvelles batteries ont été chacun assignés à l'une des quatre divisions canadiennes dans le saillant d'Ypres¹¹. La batterie Borden a été rattachée à la deuxième division.



Figure 20.2. Batteries de mitrailleuses blindées Brutinel originales, qui sont devenues les Batteries A et B de la 1re Brigade canadienne de mitrailleuses motorisées en 1916. Source : Photographie de guerre officielle du Musée canadien de la guerre O.2595

Quelques jours après son arrivée au front, Joliat était déjà engagé dans des combats sérieux. Le 6 avril 1916, les Allemands dirigèrent un lourd tir d'artillerie sur une section des tranchées canadiennes dans le saillant d'Ypres pour couvrir une tentative d'occupation de plusieurs cratères d'obus. La batterie Borden a installé une mitrailleuse pour diriger le feu sur les Allemands en avance, mais elle a été mise hors d'usage pendant un certain temps par un barrage d'artillerie concerté. Une deuxième mitrailleuse fut alors rapidement mise en position et les deux pièces dirigèrent un feu intense sur l'ennemi, ce qui permit au 29^e bataillon canadien de se retirer de sa position exposée sans pertes graves. Le journal de guerre de la batterie Borden a enregistré les remerciements de l'officier commandant le 29^e bataillon et a noté que plusieurs membres de la batterie, y compris Joliat, « ont été très favorablement mentionnés »¹².

Dans une lettre à son père après cette bataille, Joliat a donné une description optimiste de cette bataille et du lourd bombardement qu'ils avaient subi, le fait que trois hommes avaient été blessés, et qu'ils n'avaient pas dormi pendant 24 heures et n'avaient rien mangé à part un peu de rhum. Il était modeste en décrivant les éloges qu'ils avaient reçus : « Notre section s'est fait un très bon nom, et on en parle partout. » Et il a exprimé un sentiment largement partagé parmi les jeunes soldats écrivant chez eux : « J'aimerais pouvoir décrire les scènes que l'on pouvait voir dans les tranchées, mais c'est impossible. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est. » Joliat a déclaré que

le beau temps aidait leur moral et qu'il allait bien, sauf pour un mal de tête, qu'il attribuait en partie au port d'un casque en acier qui lui avait sauvé la vie une ou deux fois. « Ces casques sont assez lourds et entre ça et les explosions d'obus, qui sont assourdissantes, je ne suis pas surpris d'avoir mal à la tête. Cependant, je suppose que ça passera.¹³ » Il avait probablement subi une commotion cérébrale.

Tout au long de l'été suivant, y compris lors des batailles de St. Éloi et du Mont Sorrel, la batterie Borden était au cœur de l'action, infligeant de lourds dégâts mais devenant également des cibles privilégiées pour les francs-tireurs ennemis. Du 16 juin au 1er juillet, Joliat a été soigné dans un hôpital de campagne pour une contusion de la hanche — qu'il s'agisse d'une blessure de guerre ou d'une blessure accidentelle, cela n'est pas clair. Une semaine plus tard, il fut envoyé pour une semaine dans une école de mitrailleuses à Camiers afin d'apprendre à utiliser les nouvelles mitrailleuses Vickers qui remplaçaient les Colts, peu fiables.

Au cours de ces batailles, la valeur de la mitrailleuse a été de plus en plus reconnue, non seulement pour le soutien rapproché de l'infanterie, mais aussi comme un complément à l'artillerie, tirant des milliers de coups sur les positions ennemies, rompant les attaques et perturbant l'approvisionnement et les communications.¹⁴ La valeur supplémentaire des batteries mobiles devenait également évidente et en juillet 1916, les batteries existantes ont été regroupées au sein d'une nouvelle 1re Brigade canadienne de mitrailleuses motorisées. Les deux batteries originales Brutinel sont devenues les Batteries A et B, Borden est devenue la Batterie C, et Eaton et Yukon sont devenues respectivement les Batteries D et E. La nouvelle 1CMMGB créée n'était rattachée à aucune des quatre divisions canadiennes mais constituait désormais une unité distincte servant l'ensemble du Corps canadien. Elle regroupait toute la gamme de véhicules motorisés, de motocyclistes, de services spécialisés et de chaînes d'approvisionnement nécessaires pour soutenir et transporter les cinq batteries mobiles de mitrailleuses.

La batterie Borden, faisant maintenant partie du 1CMMGB, s'est déplacée vers la Somme en septembre 1916 pour soutenir l'assaut canadien sur Courcellette. Le 26 septembre, son tir dévastateur a annihilé une contre-attaque allemande contre un bataillon canadien. Le journal de guerre de la batterie indiquait que les Allemands avaient riposté par un bombardement d'artillerie « toute l'après-midi et pendant la nuit. Certaines [batteries allemandes] prenaient [la batterie Borden] pour cible et fouillaient les zones que nous occupions. » Dans l'ensemble, la batterie a subi 23 pertes, dont Joliat, qui a été gravement blessé au bras droit.¹⁵ Après être passé par une chaîne d'hôpitaux de campagne et d'hôpitaux militaires en France et en Angleterre, Joliat a passé quatre mois à Epsom en traitement et convalescence. Il a ensuite passé quatre mois supplémentaires dans une unité de réserve en France.

Ce n'est que le 22 avril 1917 qu'il rejoignit la Borden Motor Machine Gun Battery, qui avait subi des pertes à la crête de Vimy. Du 17 juin au 29 juillet, il fut rattaché au QG de la Deuxième Division, peut-être en préparation pour la colline 70, où, de la mi-juillet au début août, se déplaçant dans les zones arrière des Première et Deuxième Divisions, les mitrailleuses mobiles tirèrent un impressionnant total de 2 694 700 cartouches.¹⁶ Le jeune homme de 22 ans « bien installé » qui avait quitté le Canada en 1915, avait vécu des expériences auxquelles personne issu de son milieu ne pouvait être préparé, et le stress commençait à se faire sentir. En septembre, Joliat a perdu trois jours de salaire pour s'être absenté de son cantonnement après le couvre-feu, et ce même mois, il

a été envoyé au Camp de Repos de la Première Armée, un havre de paix derrière les lignes où les soldats pouvaient se remettre de l'épuisement dû au combat. Là, il a été traduit en cour martiale pour avoir été trouvé en état d'ivresse et a été condamné à 14 jours de Puniton de Terrain (PT) Numéro 1.

Cette punition est difficile à comprendre ou à justifier aujourd'hui. Elle consistait à être attaché à un objet fixe, comme une roue de chariot, pendant deux heures par jour, trois jours sur quatre, avec une nourriture limitée au corned-beef, aux biscuits et au thé non sucré. Le FP n° 1 a été interdit au Canada et serait aboli dans l'armée britannique en 1923, mais les officiers impériaux au front le considéraient essentiel pour maintenir la discipline.¹⁷ L'appliquer dans ce cas semble excessif, pour le dire poliment. Peut-être que l'ivresse constituait une infraction plus grave dans un camp de repos où les hommes avaient besoin de paix, de tranquillité et d'ordre dans leur vie. Peut-être que les officiers britanniques en voulaient aux mitrailleurs motorisés canadiens indépendants qui se considéraient, selon les mots de l'historien Alex Lynch, comme « une force d'élite dans une armée d'élite », et qui, à la fin de 1917, étaient commandés par des officiers issus des rangs et plus tolérants envers une discipline relâchée en dehors du champ de bataille.¹⁸ En fait, il ne semble pas que Joliat ait purgé toute sa peine, car il est rapidement retourné au front à Passchendaele, où il allait remporter la Médaille militaire.

La mobilité était hors de question dans la boue labourée de Passchendaele; les hommes transportaient à la main les mitrailleuses, le matériel et les vivres au combat. Pendant des semaines de luttes intenses, le 1CMMGB était constamment engagé, avançant avec les troupes et affrontant le feu ennemi. Un membre survivant de la batterie Borden s'en souvenait comme « la pire et la plus horrible expérience imaginable. ... Quand on considère la boue liquide et les trous d'obus remplis d'eau que nous devons contourner ou traverser avec notre équipement lourd ; et parfois 100 livres de munitions sur le dos, c'est presque indescriptible car si quelqu'un tombait ou s'enlisait jusqu'à la taille, il était impossible de se relever sans aide.¹⁹ Treize hommes du 1CMMGB ont reçu la Médaille militaire, six ont obtenu la Médaille de conduite distinguée, et six officiers ont reçu la Croix militaire—tout cela dans une brigade de moins de 300 hommes. Joliat faisait partie des quatre hommes de la batterie Borden qui ont reçu la MM.²⁰ Mais le coût a été horriblant. Quatre-vingt-quinze hommes ont été tués ou blessés. « Au moment où les cinq batteries ont été retirées en réserve le 18 novembre », raconte l'historien Michael Holden, « elles avaient été réduites à l'équivalent au combat de seulement trois.²¹ » Un article de journal rapportait que « lors d'un engagement où [Joliat] s'est distingué, il fut le seul membre d'une équipe de mitrailleuse à en ressortir vivant. »²² En décembre, il a été promu caporal-suppléant.

Personne ne pouvait remettre en question le courage et l'habileté des hommes de la brigade mobile de mitrailleuses. Mais comme l'expérience de Joliat le montrait, leur manque de respect pour la discipline militaire traditionnelle était une source de préoccupation, non seulement pour les officiers britanniques, mais aussi pour le commandant canadien, le général Currie, qui a inspecté la 1CMMGB à Vimy le 11 mars 1918.

Les hommes étaient d'humeur irritable après un février froid et humide, et un sergent avait clairement bu. Le destin voulut que ce soit ce soldat que Currie décida d'interroger. « Sergent, que font vos hommes ? » demanda-t-il. Le sergent resta silencieux, essayant de cacher son état. Currie répéta la question. « Ils font ce que je leur dis de faire, bon sang ! » fut la réponse balbutiée.²³ Currie

a nommé le major « Tiny » Walker, un disciplinarien, pour remettre la brigade en ordre. Joliat a probablement manqué cette inspection, car après avoir reçu deux semaines de congé à Paris en janvier — et avoir écrit à son frère dans une lettre qu'en dépit des horreurs des mois récents il était en excellente santé — il s'est présenté le 29 janvier à une unité d'ambulances de campagne pour un traitement de la gonorrhée. En février et mars, il se présenta à deux autres ambulances de campagne pour un traitement supplémentaire, la dernière nécessitant une semaine à l'hôpital. Il reprit ses fonctions le 23 mars et fut promu caporal par intérim. Walker n'aurait aucune chance d'imposer la discipline dans la brigade, car une fois de plus, ils seraient appelés à faire preuve de courage, et cette fois, cela coûterait la vie à Joliat.

Le 21 mars 1918, les Allemands lancèrent « l'Opération Michael » contre la Cinquième armée britannique dans une dernière tentative désespérée de remporter la victoire sur le front occidental. Après un bombardement intense de 3,2 millions d'obus, des troupes d'élite allemandes percèrent les lignes britanniques, firent des milliers de prisonniers et réduisirent des divisions entières en poches de soldats luttant pour leur vie. Au troisième jour, les Allemands avaient repoussé les Britanniques à 20 kilomètres derrière la Somme. Le front s'effondrait et s'il cédait, rien ne se dressait entre les Allemands et Paris. « Il y avait la panique dans le haut commandement britannique », dit Tim Cook : « les Allemands avaient remporté une victoire impressionnante.²⁴ »

Le général Gough de la Cinquième Armée britannique a adressé une demande urgente au corps canadien. Il avait entendu parler des batteries de mitrailleuses mobiles canadiennes et espérait que leur mobilité et leur puissance de feu pourraient aider à ralentir l'avancée allemande, stabiliser la situation et gagner le temps nécessaire pour se regrouper. Avec seulement quelques heures de préavis, le 1CMMGB quitta Vimy tôt le matin du 23 mars. Les camions blindés des Batteries A et B, les camions transportant les mitrailleuses des trois autres batteries, les camions avec des vivres et des munitions, les camions avec des hommes se balançant et vacillant assis bien droits sur des bancs, les voitures transportant les officiers, et 65 motards qui étaient des éclaireurs et des messagers — au total environ 330 officiers et hommes — ont mis 9 heures pour parcourir les 70 miles jusqu'à Amiens, sur des routes saturées de circulation. Le général Currie leur a envoyé le genre de message qui, en temps de guerre, équivaut à une condamnation à mort codée : « Le commandant du corps d'armée vous souhaite bonne chance et a toute confiance dans le fait que vous ferez bien plus que simplement bien.²⁵ »

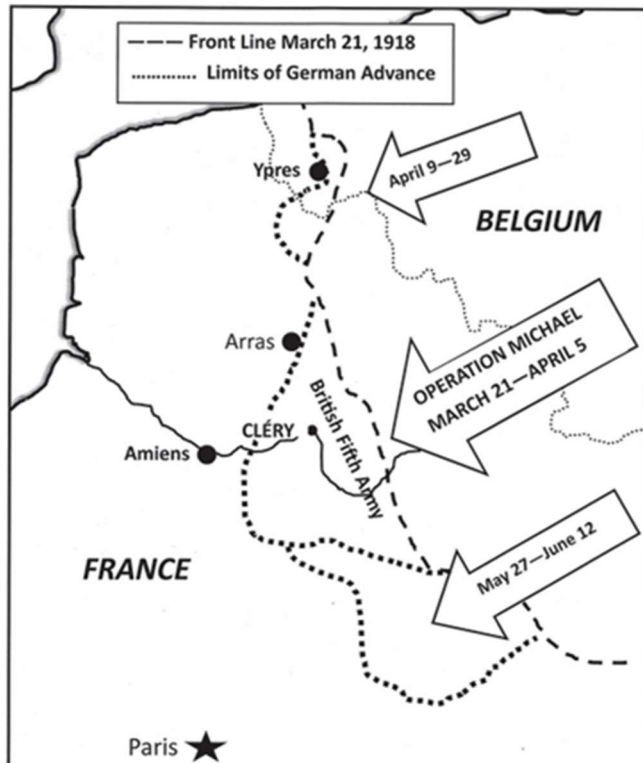


Figure 20.4 - Offensives allemandes en 1918 - Source : Créé par l'auteur

Dans le désordre du quartier général de Gough, ils reçurent leurs ordres de bataille : se diviser en groupes, se diriger vers les points du front proches de l'effondrement, essayer de ralentir ou de contenir le flot allemand.²⁶ Pendant les deux prochaines semaines, les batteries de 1CMMGB, selon les mots de Tim Cook, « ont traversé le front à toute vitesse, fournissant un feu nourri très nécessaire et renforçant des situations désespérées. [Ils] couvraient le retrait des Britanniques et punissaient les unités allemandes par des tirs rasants. » « Partout où ils allaient, » écrivait The Times, « ils stabilisaient la ligne. »²⁷ Mais bien que les équipes de mitrailleuses puissent déployer une puissance de feu énorme, à découvert et sans couverture d'infanterie, elles étaient des cibles faciles pour l'artillerie et le feu de riposte des fusils.

La batterie Borden, ainsi que la batterie « B », furent envoyées au village de Cléry sur la Somme, où elles reçurent l'ordre de « tenir à tout prix ». Ils ont conduit toute la nuit pour parcourir les 15 miles jusqu'au village — leur deuxième jour avec peu ou pas de sommeil — et se sont installés tôt le matin du 24 mars 1918. À plusieurs reprises tout au long de la journée et jusque dans la soirée, la batterie Borden prit position, rallia les troupes britanniques en retraite pour établir une ligne défensive temporaire, tira des salves dévastatrices sur les Allemands avançant, subit de lourdes pertes à son tour, couvrit la retraite des Britanniques et se replièrent eux-mêmes juste avant que les Allemands n'atteignent leur position. La plupart du temps, leurs mitrailleuses n'étaient même pas descendues des camions, mais étaient tirées sur l'ennemi depuis cette position très exposée jusqu'à ce que les canons des mitrailleuses fondent littéralement. À 14 heures, le seul officier restant a envoyé un message désespéré au QG demandant des renforts et des fournitures; le message a été transmis de QG en QG jusqu'à ce qu'il soit trop tard, mais en réalité, aucune aide concrète ne pouvait être apportée. « On ne peut trop parler des positions héroïques tenues par la

batterie [Borden], » écrivait un rapport après la bataille. « Ils ont sauvé notre infanterie épuisée à maintes reprises. » Ils ont combattu pendant un jour et une nuit et « ont bloqué l'avancée d'une division allemande », jusqu'à ce qu'un reste en lambeaux se retire à Maricourt. Cinquante-deux des 56 hommes de la batterie étaient morts ou blessés.²⁸

Sidney Mansell, également de l'église MacKay, fut l'un des survivants (il recevrait également une Médaille militaire et retournerait au front avec une brigade canadienne de mitrailleuses motorisées réorganisée pour les Cent Jours). Mais Joliat a été blessé à la « poitrine droite » et évacué vers l'hôpital stationnaire n° 42 à Amiens, où il est décédé le même jour.²⁹ Il avait 23 ans — « un soldat courageux », disait le MacKay Register of Deaths, « ayant remporté la Médaille militaire. » Furieux lorsque le haut commandement britannique — principalement pour couvrir ses propres préparatifs insuffisants face à l'offensive allemande — n'a pas reconnu le rôle héroïque joué par les batteries de mitrailleuses motorisées, le général Currie s'est assuré que les hommes obtiennent les décorations qu'ils méritaient. Joliat a été décoré à titre posthume d'une agrafe (c'est-à-dire l'équivalent d'une seconde Médaille militaire).³⁰



Figure 20.5. Brigade de mitrailleuses motorisées canadienne attendant le long de la route Arras-Canbrai, août 1918 ; cette image montre les batteries de mitrailleuses motorisées qui, comme la batterie Borden, n'utilisaient pas de véhicules blindés mais transportaient hommes, armes et fournitures sur des camions. La batterie Borden aurait pu ressembler à ceci lorsqu'elle est entrée en action en mars 1918. Source : Musée canadien de la guerre CCO-CWM-FWWWP-168-EO-3363.

La famille Joliat était sans aucun doute dévastée par la perte tragique de leur fils aîné ; même si son sacrifice avait été héroïque. Mais la vie continuait. À Noël 1918, Jeanne Joliat, âgée de huit ans, écrivit une lettre au Père Noël, qui fut publiée dans l'Ottawa Journal, demandant « un traîneau, et

une petite montre, une boîte de chocolats, un livre d'images, une paire de patins. Ce sera tout pour cette fois ». ³¹ Émile Joliat a continué à progresser régulièrement dans la police, et son travail dans la résolution de plusieurs crimes majeurs a été largement médiatisé. En 1931, il a été nommé chef de la police, poste qu'il a occupé avec distinction jusqu'à sa retraite en 1937. Mais en 1924, à l'âge de 51 ans, Azilda Joliat est morte soudainement d'une embolie après une opération pour une phlébite. « Estimée en tant que mère aimante et amie fidèle », ses funérailles ont été suivies par de nombreux citoyens éminents d'Ottawa. Le service funéraire a été dirigé par le révérend Anderson de MacKay et par le révérend Henri Joliat de Montréal. ³²

Alice Joliat a rejoint la fonction publique et a continué pendant de nombreuses années comme chanteuse amateur, chantant dans la chorale à MacKay. ³³ En 1934, elle épousa Jules Cornu (1901-1990) de Buckingham, au Québec, l'un des plusieurs enfants du cousin de son père, le Dr Félix Cornu. Le couple vécut dans la grande maison de Buckingham autrefois occupée par son père, puis habita dans une maison à Sandy Hill, où Émile passa également les dernières années avant sa mort en 1953. En 1936, Jeanne a épousé William Allan Ralph, un comptable.

René Robert (« Bobby ») Joliat a eu un essai avec les Canadiens de Montréal et a joué un match en LNH en 1924. Il a joué au hockey senior pour la Monnaie royale canadienne, et aussi tard qu'en 1931, il jouait pour une équipe senior qui concourait pour la Coupe Allan. Il a continué à vivre à New Edinburgh avec sa femme et sa famille et est décédé en 1953.

Aurèle Joliat est devenu l'athlète vedette de la famille. Après avoir joué au hockey durant son adolescence, il est allé à l'ouest pour jouer jusqu'à ce que le propriétaire des Canadiens de Montréal échange « Newsy » Lalonde, la vedette de l'époque, pour l'obtenir. Aurèle a ensuite joué pendant 16 ans en tant qu'attaquant rapide, polyvalent et intelligent pour Montréal, centrant une ligne avec Howie Morenz et Billy Boucher (qui avait également grandi à New Edinburgh et joué dans des équipes locales avec ses frères et les Joliats). Surnommé « Le Petit Géant » — il mesurait cinq pieds sept pouces et son poids de jeu n'a jamais dépassé 135 livres — il pouvait néanmoins se débrouiller dans les coins et lors d'un combat. Il a marqué 270 buts, a remporté le trophée Hart et trois Coupes Stanley, et en 1945, il a été intronisé au Temple de la renommée du hockey.

Homère Joliat est enterré au cimetière Saint-Pierre d'Amiens. Situé à la périphérie nord-est de la ville, du côté nord de la route principale menant à Albert, il constitue une extension du grand cimetière communal d'Amiens. Pour y accéder, vous passez le long d'une allée bordée d'arbres près du cimetière communal avec ses monuments élaborés datant du XIXe siècle. Au bout de l'allée se trouve un cimetière militaire français sur la droite, et le cimetière du Commonwealth sur la gauche. Conçu par Sir Edwin Lutyens, le cimetière est entouré de grands arbres et il y a des plantes et des fleurs le long des rangées de pierres tombales. Il y a 676 sépultures de la Première Guerre mondiale, dont seulement 16 sont canadiennes. Il y a également 82 sépultures de la Seconde Guerre mondiale, comprenant 12 Canadiens, tous des pilotes et membres d'équipage aérien.

En 1928, Émile Joliat voyagea en Europe pour visiter son lieu de naissance en Suisse et sa famille élargie en France, mais surtout pour voir le lieu de sépulture de son fils. ³⁴ Il est donc le seul parent ou conjoint de l'un des MacKay tombés que nous sachions avec certitude avoir visité la tombe de leur soldat perdu en France ou en Belgique. La simple inscription placée sur la pierre d'Homère, maintenant visible seulement lorsque le sable était brossé du bas de la pierre, exprime bien le

chagrin de sa famille ainsi que leur fierté pour son héroïsme : « Ici repose notre fils bien-aimé, qui a donné sa vie pour son pays. »

Références

¹ Ottawa Journal, 29 août 1931, « Le nouveau chef de la police, athlète accompli dans sa jeunesse ».

² Son nom était orthographié Aurel dans les médias anglophones.

³ Homère est devenu membre par une Profession de Foi en 1914 ; Alice en 1916 ; et Aurèle en 1918 ; Bien qu'Émile fût presbytérien et qu'il fréquentait probablement MacKay depuis quelque temps, lui, Azilda et René Joliat ne se sont officiellement joints qu'au 23 mars 1917.

⁴ « Felix Cornu », Ottawa Citizen, 6 février 1934.

⁵ Ottawa Journal, 27 août 1931, « Le nouveau chef de police a eu une vie palpitante et romantique. »

⁶ Voir Ottawa Journal, 24 mars 1952, « Le chef retraité Émile Joliat reçoit des hommages impressionnants » ; Henri est décrit dans certaines sources comme son neveu, dans d'autres comme son frère ou demi-frère. Émile et ses frères n'étaient pas les seuls Joliat à émigrer au Canada. Un cousin lointain, également nommé Émile Joliat, a émigré de Suisse juste avant la guerre pour travailler dans l'agriculture au Manitoba. Il s'est enrôlé en 1916, a été blessé à Passchendaele, est mort de ses blessures en 1918 et est enterré en Suisse.

⁷ « Avis de décès », Ottawa Journal, le 17 mars 1959.

⁸ Collection Drouin, Registre de l'église Notre-Dame-de-Grâce, 1886-1900, le 4 février 1892.

⁹ Ottawa Journal, le 17 mars 1910, « La réorganisation de la police est devenue une réalité » ; Ottawa Journal, le 27 août 1931, « Le nouveau chef de la police était un athlète accompli dans sa jeunesse » ; Ottawa Journal, le 27 août 1931, « Le nouveau chef de la police a eu une vie palpitante et romantique. » Voir aussi Ottawa Journal, le 20 mars 1952, « Emile Joliat, ancien chef de la police, décède ».

¹⁰ Ottawa Journal, le 5 avril 1918, « Les blessures sont fatales au caporal L. Joliat ».

¹¹ Logan et al. 1919, 22-28.

¹² BAC, journal de guerre de la batterie de mitrailleuses Borden, 10/12/1914-30/04/1917, 6 avril 1916.

¹³ Ottawa Citizen, 4 mai 1916, « Les mitrailleurs au cœur du combat ».

¹⁴ Logan et al. 1919, 148-184; Pulsifer 2001; Cook 2007, 88-89; Morton and Granatstein 1989, 277; Holden 2003, 35-47; Grafton 1938.

¹⁵ Journal de guerre, 26 septembre 1916.

¹⁶ Cook 2016, 112-114.

¹⁷ Morton 1993, 83-84. Voir aussi Campbell 2007, 307-316.

¹⁸ Lynch 2001, 6.

¹⁹ Souvenirs du soldat Richard Wm. Mercer, 911016 ; fournis par Dwight Mercer, le 25/06/2018. Lynch 2001, 16-17 ; Logan et al. 1919, 185-232.

²⁰ Canada, Cartes de citation pour honneurs et récompenses militaires, 1900-1960, Johnston, G.H. à Kelsey ; H. G. London Gazette 3057, 12 mars 1918. Ni la citation ni l'entrée du journal de guerre du 13 décembre ne donnent de raison spécifique pour cette récompense. Un article de journal de l'époque indique que c'était « pour son travail splendide avec la batterie, et pour son dévouement au devoir dans la transmission de dépêches vers et depuis le front » (Ottawa Journal 16 janvier 1918, « L.-Corp Joliat décoré »).

²¹ Holden 2003, 48. Lynch 2001, 16-17; Logan et al. 1919, 185-232.

²² Ottawa Journal 16 janvier 1918, « L.-Corp Joliat décoré ».

²³ Lynch 2001, 16, 19. Pulsifer 200. L'inspection n'est pas consignée dans le journal de guerre de la Batterie.

²⁴ Cook 2008, 390.

²⁵ Pulsifer 2002.

²⁶ Logan et al. 1919; Grafton 1938, 123-138; Holden 2003.

²⁷ Cook 2008, 392-393 ; Pulsifer 2002 ; Récits couvrant les opérations de la 1re brigade canadienne de mitrailleuses motorisées, de la Force indépendante canadienne, de la brigade composite et de la brigade Brutinel pendant 1918. Section historique, État-major général. OTTAWA, Canada, septembre 1926, 10.

²⁸ Holden 2003, 66. Logan et al. 1919, 243-245 ; Lynch 2001, 47-52 ; Holden 2003, 63-66 ; Lynch 1978. Récits couvrant les opérations de la 1^{re} Brigade canadienne de mitrailleuses motorisées, 30.

²⁹ Registres des circonstances de décès, vol. 31829_B016692, pages 9-10, 113329 Homer (sic) Joliat.

³⁰ Lynch 2001, 115-117.

³¹ Le 23 décembre, page 13.

³² Ottawa Journal, le 29 octobre 1924, « Mme Emile Joliat décède ici. »

³³ Recensement du Canada 1921, Ontario, district 125, Russell, sous-district 37, quartier Rideau, page 1, lignes 26-31.

³⁴ Journal d'Ottawa 27 août 1931, « Le nouveau chef de police a eu une vie palpitante et romantique. »